

Quelques souvenirs personnels sur les dernières années de Henri Dunant

Autor(en): **Altherr-Simond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **36 (1928)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-974013>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Roten Kreuz. Er erreichte das hohe Alter von 82 Jahren.

Der Name von Gustav Ador ist mit der Geschichte des Schweizerlandes und ganz besonders auch mit der Geschichte des Roten Kreuzes auf das engste verknüpft. Während einer kurzen Amtsperiode, von 1917—1919, war Gustav Ador Bundesrat. Es war dies eine Zeit, welche für unser Vaterland wohl eine der gefahrvollsten war, um in den Weltkrieg mithineingerissen zu werden. Die Verdienste Adors als Politiker hier zu schildern, möge uns erlassen werden. Sie sind von berufener Seite in der Öffentlichkeit besser geschildert worden, als wir es tun könnten.

Dem Roten Kreuz hat Ador einen großen Teil seines Lebens und seiner Arbeit gewidmet. Bereits im Jahre 1871 wurde er in das erst vor wenigen Jahren gegründete Comité international de la Croix Rouge gewählt und gehörte ihm ununterbrochen an bis zu seinem Tode an. Als dessen erster Präsident, Herr Gustav Moynier, im Jahre 1910 starb, war Gustav Ador der auserwählte Nachfolger. Mit außerordentlichem parlamentarischen Geschick, mit seinem eindringlichen und überzeugenden Worte hat Ador unendlich viel erreicht, was andern kaum gelungen wäre.

Vor allem hat sich das während des Weltkrieges gezeigt, wo es Ador gelang, den befeindeten Mächten das Rote Kreuz da aufzuzwingen, wo Haß und Bitternis ihm entgegengetreten wollten. Und was hat er alles geleistet, wie mancher Graben war zu überbrücken, bis es ihm gelang, den Schwerverwundeten und Gefangenen austausch zu erlangen.

Eine imponierende Gestalt war Gustav Ador, der die von ihm präsierten Versammlungen mit dem ihm eigenem Feuer und der Wärme seiner Rede beherrschte.

Die Schaffung der Liga der Rotkreuzgesellschaften gab ihm außerordentlich viel zu denken und hat ihn schmerzlich berührt, und doch war er wieder der erste, der angesichts der nicht mehr zu ändernden Tatsache, möglichst versöhnend zu wirken suchte. Die von ihm angestrebte Lösung internationaler Rotkreuzfragen hat er nicht mehr erleben können, wir hoffen, sein Geist werde sie bald einmal bringen.

Im Namen des schweizerischen Roten Kreuzes hat dessen Vizepräsident, Herr Maurice Dumant, am Grabe dem verdienten Manne den Dank des schweizerischen Roten Kreuzes ausgesprochen.

Dr. Sch.

Quelques souvenirs personnels sur les dernières années de HENRI DUNANT

par le Dr. Altherr, ancien Conseiller national, à Heiden.

Peu avant sa mort, nous avons eu la bonne fortune de décider M. le Dr. Altherr, alors octogénaire, à nous donner quelques souvenirs sur les 23 ans de la vie de Henri Dunant retiré à Heiden à la fin de ses jours. Nous tenons à remercier ici — même *post mortem* — l'aimable et bon docteur Altherr pour sa précieuse collaboration.
(Réd.)

M. le Dr. de Marval, secrétaire romand de la Croix-Rouge à Neuchâtel, m'a prié aujourd'hui 11 mai 1926 de mettre sur le papier quelques souvenirs personnels

concernant la vie de Henri Dunant pendant son séjour à Heiden, dans le but de les publier en 1928 à l'occasion du centenaire de la naissance de Dunant.

J'avoue que j'éprouve quelques hésitations de jeter un peu de lumière sur l'existence de M. J.-Henri Dunant pendant les années qu'il a passées dans le canton d'Appenzell.

C'était en juillet 1887 qu'en qualité de médecin de la localité, je fus appelé un jour dans la modeste Pension Paradis. Je me trouvai en présence d'un monsieur âgé, aux manières distinguées, ne parlant que la langue française, et qui souffrait d'eczème à un doigt. Au cours de la conversation je constatais que je me trouvais en présence de M. H. Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge. Mon étonnement et ma joie furent grands; je communiquai immédiatement la nouvelle à ma femme qui pria alors Dunant d'accepter de venir régulièrement prendre ses repas chez nous, à l'hôtel Freihof*). Dans notre maison, notre hôte put trouver la compagnie qui lui était agréable; je rappelle seulement les noms du grand financier et armateur F. Dubbers et de sa famille, de Brême, qui revinrent plusieurs années de suite à Heiden, et du prince de Saxe-Altenbourg accompagné de la princesse son épouse.

En automne 1887, M. Dunant vint — en qualité d'hôte — se loger définitivement au Freihof. Le commerce agréable et constant que j'eus le privilège d'avoir dès lors avec lui me permit de perdre peu à peu la gêne que j'éprouvais en parlant le français, et j'en suis encore reconnaissant à notre hôte.

M. Dunant était presque totalement végétarien; il avait sans doute adopté cette manière de vivre économique à cause des moyens financiers modestes dont il disposait. Il prenait volontiers du poisson, ce qui comportait d'assez fortes dépenses

*) Le D^r Altherr et sa femme, Française d'origine, tenaient alors le grand hôtel Freihof, très connu à l'époque, et dont la clientèle se recrutait dans toute l'Europe.

(*Réd.*)

pour ma femme et pour moi qui partageais ses repas. Durement éprouvé dans sa vie et ayant perdu sa fortune, M. Dunant était parfois plein d'amertume, et son caractère était devenu méfiant, car un grand nombre de ses lettres et de celles qui lui avaient été adressées furent subtilisées ou égarées lors de ses déplacements. C'est pourquoi aussi il avait pris l'habitude d'expédier sa correspondance sous plis chargés. Comme nous étions presque seuls dans notre hôtel pendant la mauvaise saison, et que nous n'avions point d'autre pensionnaire, M. Dunant nous aida à rédiger des prospectus en langue française.

Dans le village de Heiden même, M. Dunant trouva un chaleureux accueil auprès de quelques familles qui surent comprendre et apprécier le grand philanthrope et son œuvre. Avec le concours de quelques dames de la localité, il fonda une section de la Croix-Rouge suisse, et cette société étendit bientôt ses ramifications dans tout le canton où son activité bienfaitrice sut mener à chef une quantité d'œuvres excellentes. Lors de l'assemblée constitutive de cette section, M. Dunant, en un discours chaleureux, fit un appel plein d'enthousiasme en faveur de cette institution. En été 1888, M. Dunant se retira de nouveau dans sa Pension Paradis, mais il continuait presque chaque jour à être notre hôte au Freihof. La petite pension qu'il habitait est devenue depuis la Colonie de vacances de la ville de Schaffhouse. Dès 1891, Dunant accompagnait la famille Stæhelin du Paradis à la très modeste Pension Lindenbühl près de Trogen. Mais là aussi, ses angoisses et ses craintes lui occasionnèrent maints désagréments, et ne s'y sentant pas en sécurité, il me pria avec insistance de le ramener à Heiden.

Je lui offris alors une chambre à l'hô-

30. XII. 05.

Très Honoré Docteur,

J'espère que vous avez fait un bon séjour à Berne.

Permettez-moi de vous envoyer ci-joint un N.º du "Mouvement Hygiénique", de Paris, de ce mois, — si vous ne le connaissez pas déjà, — il contient un Tableau pouvant vous intéresser. Il est relatif à l'état actuel du choléra sur le globe.

Je n'ai pas besoin de ce journal.

Je vous prie d'avoir la bonté de recommander à la Sœur Supérieure Elève de ne laisser entrer chez moi aucune visite car je ne suis pas en état de santé de recevoir personne.

Je vous prie d'exprimer à Madame Altherr tous mes vœux au sujet de la nouvelle année, avec mes hommages respectueux.

Veillez agréer, très Honoré Docteur, avec l'expression de ma très haute Considération celle de mes sentiments bien reconnaissants
H. Dunant

Lettre autographe de Henri Dunant à son médecin, le D^r Altherr.

pital; il accepta avec reconnaissance ma proposition, et c'est peu après que je l'installai dans notre petit hôpital de district. Grâce à une nourriture appropriée, il se remit bientôt de son état de faiblesse et reprit alors sa vaste correspondance avec les pays les plus divers, écri-

vant aussi des articles de journaux ainsi que ses mémoires. Toute cette activité était exclusivement vouée au seul but de sa vie, à la Croix-Rouge. A l'hôpital, il rencontra beaucoup de sympathie de la part de la directrice, Sœur Elise Bolliger, et de la nièce de celle-ci, Emmy Rubli,

qui s'ingéniait à lui préparer les petits plats qu'il aimait. Malheureusement, aucune de ces deux femmes n'entendaient le français, et M. Dunant ne parlait pour ainsi dire pas d'allemand.

Au cours des mois qui suivirent cette installation, notre pensionnaire se plaignait continuellement de divers inconvénients qu'il attribuait à sa chambre, de sorte qu'il essaya successivement d'habiter diverses pièces aux quatre coins de la maison. Enfin, nous pûmes lui organiser un petit appartement composé d'un grand cabinet de travail situé au nord, et d'une chambre à coucher spacieuse du côté du midi. Cet appartement fut séparé du reste de la maison par une paroi vitrée que nous fîmes construire dans le but de permettre à notre hôte de se mouvoir et de vivre sans entrer en contact avec les autres malades de l'établissement. Et c'est ainsi que, jusqu'à son dernier jour, M. Dunant se sentit confortablement installé, à l'abri des regards indiscrets; il s'asseyait souvent près de ses poêles et s'occupait lui-même d'y entretenir le feu.

On peut affirmer qu'il régnait vraiment un désordre de savant dans sa chambre de travail! Lui seul pouvait se retrouver dans toutes les brochures, publications et correspondances éparses.... et encore avec quelles difficultés! Il va de soi qu'on n'osait rien toucher dans ce cabinet où la poussière s'accumulait avec les années. Et l'on trouvait le noble vieillard installé jour après jour au milieu de ses papiers et de ses travaux. Au début, je l'aidais souvent à faire sa correspondance, mais le travail augmentant toujours, je fus obligé d'y mettre un terme pour ne pas négliger mes devoirs professionnels. Son ami — plus tard son biographe — le professeur Müller de Stuttgart, auteur de « Entstehungsgeschichte des Roten Kreuzes », vint alors plusieurs années de suite,

pendant huit à quinze jours, mettre un peu d'ordre dans ce chaos, et pour aider et conseiller Dunant dans sa correspondance. Une des bizarreries du grand homme était que, dans ses correspondances fréquentes avec moi, il me demandait de lui répondre sur la même feuille, de façon à ce que je ne puisse conserver aucun document de sa main*). Avec l'âge, son ouïe était devenue si sensible qu'il me priait fréquemment de parler plus doucement.

Pendant des années, M. Dunant ne disposait que d'une petite pension que lui servait sa famille; c'est grâce à cette allocation qu'il put payer le très modeste prix de pension que lui réclamait l'hôpital. Il est vrai que la Croix-Rouge suisse — par son trésorier, M. J. de Montmollin à Neuchâtel — lui adressait des subsides réguliers, mais Dunant ne les employait pas et les faisait verser à la Caisse d'épargne pour s'en servir éventuellement plus tard.

La Croix-Rouge lui offrit aussi un logement confortable à Zurich, mais le vieillard ne voulut plus aller se domicilier ailleurs; à Heiden, il connaissait ses protecteurs et ses infirmiers, en dehors de là tout lui était étranger. Le Ministre du Japon à Vienne lui fit parvenir un jour un chèque de fr. 1000 de la part du Mikado; sur l'ordre de Dunant, je dus le refuser. Alors le Ministre expédia deux vases en bronze dont le destinataire fit cadeau à ma femme. Des présents arrivèrent aussi d'Allemagne; enfin, dès 1897, l'impératrice-mère Maria-Feodorowna lui fit parvenir, par l'intermédiaire de la légation russe à Berne, une pension an-

*) C'était, nous a-t-on dit, parce que Dunant craignait toujours que l'on trafiquât avec des pièces signées de sa main. Dans la suite, ces lettres furent très recherchées par les collectionneurs d'autographes. (Réd.)

nuelle qui permit au vénérable vieillard de sortir de la situation précaire qu'il s'imposait du reste lui-même. Cette généreuse pensée, venue de Russie, comblait réellement les vœux du pauvre Dunant, tandis qu'il considérait les autres allocations comme des aumônes qu'il refusait fièrement.

Il songeait souvent au don national que le Parlement anglais avait fait remettre à Florence Nightingale, et dans sa pensée, les Etats européens qui presque tous avaient bénéficié des bienfaits de l'institution de la Croix-Rouge auraient dû lui adresser un cadeau d'honneur. Il aurait voulu pouvoir employer un tel cadeau d'argent pour s'acquitter de ses dettes auprès de familles genevoises jadis amies, car le souvenir de cette dette empoisonnait son existence ; c'est du reste pour cette raison que Dunant ne voulait plus habiter Genève.

Ce fut une coïncidence réellement tragique que Napoléon III, qui avait promis à Dunant au printemps 1870 de l'affranchir de ses dettes, dut disparaître peu après, avant d'avoir pu tenir sa promesse.

A la Pension Lindenbühl près de Trogen, M. Dunant fit la connaissance de la comtesse Itzenplitz de Berlin, pensionnaire du même hôtel. Cette dame tenait d'assez près à la cour de Prusse, aussi fit-elle des démarches auprès de l'impératrice Augusta, dans le but d'obtenir des secours sérieux en faveur de Dunant. L'impératrice fit immédiatement prendre des informations sur la situation du philanthrope, mais tout en resta là, et il ne vint rien de Berlin. Lors du retour triomphal des troupes prussiennes à Berlin, en 1866, Dunant avait cependant été invité aux festivités ; le roi et la reine lui avaient fait le plus gracieux accueil, mais les propositions de la comtesse Itzenplitz se perdirent dans le sable. Sans doute dut-il y avoir à ce moment des intrigues que nous ignorons, car le ministère royal de Prusse,

qui avait si puissamment contribué à la réunion de la Conférence internationale de 1864 à Genève, et, alors que la Prusse et l'Allemagne avaient eu l'occasion en 1866 et en 1870 d'apprécier les bienfaits de l'institution de la Croix-Rouge, a dû être bien mal informé dans la suite.

En 1901, Dunant reçut le Prix Nobel pour la Paix, qu'il eut à partager avec le pacifiste français Frédéric Passy. Il est intéressant de rappeler les protestations que l'attribution de ce prix à Dunant souleva au sein du Storting norvégien. Même l'écrivain Björnson Björnson s'opposa avec toute la vivacité de sa fougueuse personnalité contre la décision qui rendait Dunant bénéficiaire de l'institution Nobel. Björnson prétendait que Dunant n'avait jamais fait quoi que ce fût dans l'intérêt de la paix ! Heureusement que des amis du promoteur de la Croix-Rouge — ainsi le Dr Hans Daac du ministère de la guerre à Christiania — et d'autres admirateurs de Dunant, lui firent obtenir la moitié du prix en question*).

Mais Dunant ne toucha pas davantage à la somme qui lui fut alors remise, qu'il n'avait touché à celles reçues de la Croix-Rouge suisse.

Si, pendant les premières années de son séjour à l'hôpital de Heiden, Dunant admettait encore quelques visites, particulièrement celles des dames de la localité, il condamna peu à peu sa porte à tous les visiteurs et se retira totalement du monde. Il fut même très difficile d'introduire auprès de lui M. G. Baumberger, rédacteur de l'*Ostschweiz*, à Saint-Gall, plus tard rédacteur de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, et conseiller national, l'auteur de l'appel enflammé « Dunant redivivus » dans le périodique *Ueber Land und Meer*. M. Baumberger obtint cependant l'autorisation de l'auguste vieillard de faire prendre sa photographie par un

artiste de Saint-Gall. C'est le seul portrait de Dunant, représenté en robe de chambre brune sur laquelle se répand sa belle barbe blanche.

M^{me} Séverine, de Paris, apprit à ses dépens ce qu'il en coûtait de vouloir approcher Dunant. Arrivée un jour, tard dans la soirée, à l'hôtel Freihof, elle me pria d'annoncer sa visite immédiatement parce qu'elle devait se rendre le lendemain à Lucerne à une conférence de la Paix, et elle désirait apporter à cette manifestation les salutations de l'apôtre de la Croix-Rouge. Je cherchai à lui faire comprendre combien il était difficile d'obtenir un entretien avec Dunant puisque ce dernier avait répondu : « Si le roi de Prusse venait, je ne l'accepterais pas »*). La dame prétendit : « Mais moi, Madame Séverine, c'est autre chose »*). Il ne la reçut pas. Par contre, il accueillit avec plaisir son neveu M. Maurice Dunant qui passa plusieurs jours auprès de lui avant sa mort.

Une amélioration momentanée dans cet état de misanthropie se produisit une fois cependant, et ce fut lorsque Dunant reçut de l'empereur de toutes les Russies l'invitation d'accepter la présidence d'honneur du Congrès international de la Croix-Rouge à Moscou en 1904, et d'y assister en personne. La joie du philanthrope fut grande à la lecture de ce témoignage de déférence et à la vue de cette invitation. M. Dunant pensait avec le plus grand sérieux à entreprendre ce voyage, afin de parler une fois encore, et à Moscou, de ce qui avait été le grand but de sa vie, et aussi afin de présenter — en passant par Saint-Petersbourg — ses remerciements à l'impératrice-mère Fédorowna

*) Par son testament, Henri Dunant stipulait que la valeur du prix Nobel devrait être partagée par parts égales entre la Suisse et la Norvège, pour des œuvres d'utilité publique. (*Réd.*)

*) En français dans le texte.

pour la pension viagère qu'elle lui faisait tenir. Enfin, il caressait l'espoir de rentrer par Christiania, dans le but de faire la conférence imposée à tous les bénéficiaires du prix Nobel.

Il était prévu que je devais accompagner le vieillard comme médecin. Pendant des semaines ce voyage remplit toutes nos conversations, et Dunant s'enthousiasmait à l'avance. Je le laissais savourer sa joie, et je préparais volontiers les détails de notre expédition. Peu à peu cependant, M. Dunant se rendit compte qu'il n'avait plus les forces suffisantes pour entreprendre un si grand voyage. Il présentait déjà à cette époque un peu d'hydropisie des membres inférieurs, mais il refusa catégoriquement et jusqu'à sa mort de prendre des médicaments.

En mai 1908, l'auguste vieillard put encore fêter, en présence de deux de ses neveux venus de Genève, l'anniversaire de ses quatre-vingts ans, et c'est en leur aimable compagnie qu'il vida gaiement une coupe de champagne. A cette occasion les vœux, les lettres de félicitations et les télégrammes arrivèrent innombrables à Heiden. En l'honneur des dames suédoises qui lui avaient fait parvenir de Stockholm une robe de chambre en flanelle blanche bordée de rouge, bien douillette, il revêtit ce costume en ce jour de fête, et plaça le brassard à croix rouge à son bras gauche. C'était bien l'image de « l'homme en habit blanc » du *Souvenir de Solférino*.

Dunant fut du reste très touché des témoignages d'affection et de respect qu'il reçut si nombreux ce jour-là. Après cette modeste fête, et après le départ de ses neveux, le petit appartement de Dunant rentra de nouveau dans le plus grand calme, et le jubilaire put jouir du repos.

Dans la suite, M. Dunant eut à lutter contre des crampes douloureuses et souffrit de fréquents malaises, mais il supportait

vallamment ces pénibles atteintes de l'âge. Une seule fois — et c'était un des derniers jours avant sa mort — il me dit: «Ah, que c'est pénible de mourir si lentement!»*) Puis, peu avant de mourir, il me dit encore: «Ah! que ça devient noir...»*). Jusqu'à son dernier souffle, Dunant garda toute sa lucidité d'esprit; il s'éteignit tranquillement et fut enfin délivré par la mort de toutes ses préoccupations et de toutes ses difficultés.

Sur son lit de mort, son aspect fut réellement majestueusement beau; son front magnifique était blanc comme neige, alors que ses yeux, dont les regards avaient été

si pénétrants et si chauds, s'étaient fermés pour toujours.

Selon ses dernières volontés, le corps de Dunant fut conduit par trois de ses neveux au crématoire de Zurich pour y être incinéré. Le grand philanthrope avait expressément désiré d'être enseveli sans aucune cérémonie et sans concours religieux.

Modestement il était arrivé à Heiden 23 ans auparavant, modestement aussi il avait voulu le quitter.

Heiden, en mai 1926.

D^r *Altherr-Simond*.

*) En français dans le texte.

Henri Dunants letzte Jahre.

Von Dr. *Altherr-Simond*.

Herr Dr. de Marval (Neuenburg) ersuchte mich heute um einige persönliche Erinnerungen aus dem Leben Henri Dunants in Heiden für die Herausgabe einer Denkschrift zum 100. Geburtstag Henri Dunants im Jahre 1928.

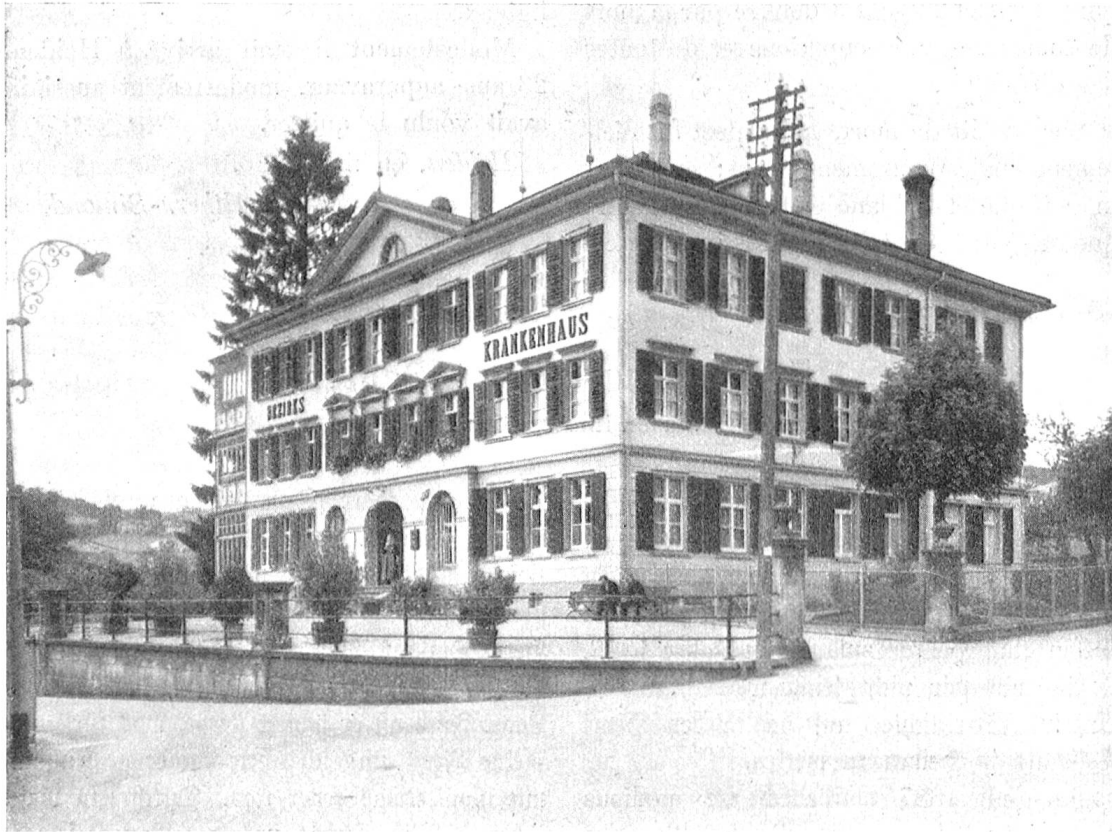
Es will mir nicht leicht werden, nur so einzelne Streiflichter auf das Leben Henri Dunants in Heiden zu werfen.

Im Juli 1887 wurde ich als medicus loci in die kleinere billige Pension Paradis gerufen. Ich traf dort einen vornehmen, älteren nur französisch sprechenden Herrn, er litt an einem Ekzem des Fingers. Im Laufe des Gesprächs entpuppte sich der Herr als Henri Dunant, Gründer des „Roten Kreuzes“. Groß war mein Erstaunen und meine Freude, ich teilte das brühwarm meiner Frau mit, die ihn als Gast zum regelmäßigen Diner ins Hotel Freihof einlud. Hier fand er die ihm zusagende Gesellschaft, ich erinnere nur an den viele Jahre nach Heiden gekommenen Großkaufmann und Needer J. Dubbers mit Familie von Bremen, den Prinzen von Sachsen-Altenburg und seine Gemahlin. Im Herbst

1887 zog Herr Dunant ganz als Gast in den Freihof. Der stete Umgang mit ihm ließ mich die Gene im französischen Sprechen verlieren, wofür ich ihm großen Dank schulde. Herr Dunant war fast ganz Vegetarianer, die Hauptursache war wohl seine stete prekäre Lage. Fisch aß er immer gerne, was für uns, meine Frau und ich aßen immer gemeinsam mit ihm, etwas teuer kam. Durch sein vieljähriges Mißgeschick, durch den Verlust seines Vermögens war Herr Dunant innerlich verbittert und mißtrauisch geworden. Gegen die eidgenössische Post hatte er ein großes Mißtrauen, er behauptete, man hätte ihm auf seinen Reisen Briefe unterschlagen und deshalb schickte er seine Briefe nie anders als „chargiert“ fort. Da wir im Freihof im Winter quasi privat wohnten, also keine Gäste hatten, half uns Herr Dunant, französische Prospekte zu entwerfen. In Heiden fand Herr Dunant herzliche Aufnahme in einigen Familien, die für ihn und sein Werk, Sinn und Verständnis hatten. Er gründete mit einigen Damen von Heiden eine Zweig-

sektion des „Roten Kreuzes“, die sich bald über den ganzen Kanton ausbreitete und schon viel Gutes in die Wege geleitet hat. Mit edler Begeisterung und herzerquickender Wärme richtete Herr Dunant an die zur Konstituierung Versammelten eine kurze Ansprache. Im Sommer 1888 zog sich Herr Dunant

Freuden annahm, und so brachte ich ihn nach Heiden ins Krankenhaus. Hier erholte er sich bald von seinen Schwächezuständen durch passende Ernährung. Er nahm seine große Korrespondenz in die verschiedenen Länder wieder auf, schrieb Artikel in die Zeitungen, — auch seine „Memoiren“ —, alles für sein



Das Krankenhaus in Heiden, wo Henri Dunant am 30. Oktober 1910 starb.
L'hôpital de Heiden où mourut Henri Dunant le 30 octobre 1910.

wieder in seine Pension Paradies, die heute das Ferienhaus der Stadt Schaffhausen ist, zurück, war jedoch fast der tägliche Gast im Freihof. 1891 siedelte Herr Dunant mit der Familie Stähelin im Paradies in die einfache Pension „Lindenbühl“ bei Trogen über. Aber auch dort schuf ihm sein krankhaftes Mißtrauen manche Unannehmlichkeiten, er fühlte sich nicht sicher dort und ersuchte Dr. Altherr dringend, ihn wieder nach Heiden zu holen. Ich bot ihm ein Zimmer im Krankenhaus an, was er mit

Lebenswerk, das „Rote Kreuz“. Im Krankenhaus fand er großes Verständnis und Liebe von seiten der Oberschwester Elise Bolliger und ihrer Nichte, Emmy Kubli. Leider sprachen beide nicht französisch, Herr Dunant fast kein Wort deutsch. Im Lauf der Zeit fand Herr Dunant allerlei auszusetzen an seinem Zimmer, so daß er nach und nach in allen vier Ecken des Krankenhauses Zimmer probierte. Endlich konnten wir ihm ein Appartement herichten, worin er nach Norden ein großes

Arbeitszimmer bewohnte und nach Süden ein großes Schlafzimmer. Beide Zimmer ließen wir für ihn durch eine Glaswand abschließen, so daß er ungeniert und ohne mit Anfassen des Krankenhauses in Berührung zu kommen, hin- und hergehen konnte. So fühlte Herr Dumant sich nun bis zu seinem Lebensende sicher und geborgen, saß viel vor seinen Ofen und heizte selber ein. In seinem Zimmer hatte er eine Gelehrtenordnung, nur er konnte sich in all den Broschüren, Skripturen und Korrespondenzen zur Not zurechtfinden. Natürlich durfte man sein Arbeitszimmer nie ordentlich zurechtmachen, hoch lag der Staub auf seinen Schriften. So saß der ehrwürdige Greis den ganzen Tag über seinen Arbeiten. Anfänglich half ich ihm bei seinen Korrespondenzen, aber die Arbeit nahm immer mehr zu, so daß ich mich davon zurückziehen mußte, um meinen eigenen Obliegenheiten gerecht zu werden. Dafür kam sein Freund und späterer Biograph, Herr Prof. Müller in Stuttgart, mehrere Jahre für 1—2 Wochen nach Heiden, um etwas Ordnung in sein Chaos zu bringen und ihm auch bei seiner Korrespondenz ratend und helfend beizustehen. Eine Eigentümlichkeit Dumants war, daß er sehr oft schriftlich mit mir verkehrte und mich bat, ihm die Antwort auf dem gleichen Bogen Papier zu geben, damit ich sein Dokument von ihm in Händen habe; sein Gehör war allerdings so empfindlich, daß er mich ersuchte, leiser zu reden.

Herr Dumant war Jahre lang auf eine kleine Pension von seiner Familie angewiesen, die ihm ermöglichte, einen sehr bescheidenen Preis für seine Spitalverpflegung zu entrichten. Wohl sandte ihm das schweizerische Rote Kreuz durch Herrn Dr. Montmolin in Neuchâtel regelmäßige Beiträge, er nahm sie aber nicht zu seinem Gebrauch, und ich legte sie hinter seinem Rücken für eventuell spätern Gebrauch in die Sparkasse. Ebenso offerierte ihm das Rote Kreuz eine komfortable Wohnung in Zürich, aber er wollte nicht mehr

an einen andern Ort übersiedeln. Hier kannte er seine Pfleger und Hüter und dort war ihm alles fremd. Der japanische Gesandte in Wien sandte ihm aus Auftrag des Mikado einen Check von Fr. 1000, ich mußte denselben zurücksenden. Dafür übermittelte ihm der Gesandte zwei japanische Metallvasen, die er meiner Frau schenkte. Auch von Deutschland kamen Geschenke. Endlich kam durch Vermittlung der russischen Gesandtschaft in Bern 1897 von der Kaiserin Witwe Maria Feodorowna eine Jahresrente, die ihn aus seiner später selbst gewollten prekären Lage befreite. Diese generöse Hilfe aus Rußland war nun so ganz nach dem Herzen Dumants, die andern Zuwendungen hielt er für Almosen, die er stolz zurückwies. Ihm schwebte immer das Nationalgeschenk des englischen Parlaments für Miß Nightingale vor Augen. Nach der Idee Dumants hätten die europäischen Staaten, die doch fast alle die Segnungen des Roten Kreuzes genossen, ihm ein Ehrengeschenk darbringen sollen. Mit diesem Ehrengeschenk wollte er die Schuld an die ihm einst befreundeten Familien in Genf tilgen, denn der Gedanke an diese Verpflichtung verbitterte ihm ständig das Leben, und blieb er deshalb auch immer fern von Genf. Geradezu tragisch war es, daß Napoleon III, der ihm im Frühjahr 1870 die Begleichung seiner Schuld versprochen, bald darauf vom Schauplatz abtreten mußte.

Herr Dumant lernte bei seinem Aufenthalt in der Pension Lindenbühl bei Trogen als Mitpensionärin Gräfin Skenpliz von Berlin kennen. Diese Dame stand dem Hof in Berlin nahe und diese wandte sich an die Kaiserin Augusta um eine wirksame Unterstützung Dumants. Kaiserin Augusta ließ sofort Nachfrage über Dumant und seine Situation anstellen, aber da versagte die Tat; es geschah nichts. Beim Siegeseinzug in Berlin 1866 war Dumant extra zu den Festlichkeiten eingeladen, König und Königin empfingen ihn aufs huldvollste, aber die spätere Anregung

der Gräfin Ikenplitz verlief im Sande. Es müssen da Intrigen eigener Art dieses Resultat erzeugt haben, denn das königliche Ministerium in Berlin, das 1864 so machtvoll für das Zustandekommen des internationalen Kongresses in Genf 1864 eingetreten war und Preußen und Deutschland 1866 und 1870 die Wohltat des „Roten Kreuzes“ bereits erfuhren, müssen ganz unrichtig informiert worden sein.

Im Jahre 1901 erhielt Dunant den Nobelpreis für den Frieden, den er mit Frédéric Passy in Paris teilen mußte. Interessant war es, wie diese Erteilung an Dunant im Storching in Christiania Wellen warf. Kein Geringerer als Björnston Björnson widersetzte sich mit seiner ganzen wuchtigen Persönlichkeit der Auszeichnung Dunants mit dem Nobelpreis, er sagte, Dunant habe gar nichts für den Frieden getan. Gottlob waren Freunde Dunants, wie Dr. med. Hans Daae im Kriegsministerium in Christiania, eifrige Anhänger Dunants und setzten die Hälfte des Nobelpreises durch. Beide Schenkungen, der Nobelpreis und die schweizerische Zuwendung, touchierte er bis zu seinem Tode nicht.

Wenn Herr Dunant in den ersten Jahren seines Spitalaufenthaltes noch einzelne Besuche, besonders von Damen aus Heiden, empfing, schloß er sich allmählig fast gänzlich vom persönlichen Verkehr mit der Welt ab. Es kostete die größte Mühe, ihn zu bewegen, Herrn G. Baumberger, Redaktor der „Ostschweiz“ in St. Gallen, späterer Redaktor der „Zürcher Nachrichten“ und Nationalrat, den Verfasser des flammenden Aufrufs „Dunant redivivus“ in „Ueber Land und Meer“, zu empfangen. Herr Baumberger brachte es denn auch fertig, daß ein Photograph aus St. Gallen Henri Dunant photographieren durfte. Es ist das einzige Bild Dunants, im braunen Schlafrock und dem schönen weißen Bart. Wie schwer es hielt, Henri Dunant zu sprechen, erfuhr auch Madame de Séverine von Paris. Sie kam eines Abends ziemlich spät

in den Freihof, verlangte von mir, ich solle sie zum Besuch anmelden, da sie am nächsten Tag nach Luzern zu einer Friedenskonferenz reise und die Grüße von Dunant übermitteln wolle. Ich sagte ihr, wie schwer es sei, eine Unterredung mit Dunant zu erlangen, indem er mir sagte: «Si le roi de Prusse venait, je ne l'accepterais pas». Die Dame entgegnete: «Mais moi, Madame de Séverine, c'est autre chose». Er empfing sie nicht. Doch sah er immer mit Freude seinen Nefen Moriz Dunant, welcher auch mehrere Tage in Heiden verbrachte.

Ein momentanes Aufleben und eine Auffrischung seines Geistes und Körpers trat ein, als er vom Kaiser von Rußland die Einladung bekam, das Ehrenpräsidium des internationalen Kongresses des „Roten Kreuzes“ in Moskau 1904 zu übernehmen und persönlich nach Moskau zu kommen. Die Freude Dunants über diese ehrenvolle Anerkennung und Einladung war sehr groß. Herr Dunant machte sich allen Ernstes mit dem Gedanken vertraut, die Reise zu unternehmen, um in Moskau vor dem gesamten Kongreß noch einmal über sein Lebenswerk zu sprechen, alsdann in Petersburg der Kaiserin Witwe Feodorowna persönlich den Dank abzustatten für die lebenslängliche Pension, die sie ihm ausgeworfen hat, und dann zum Schluß in Christiania den den Nobelpreisträgern aufgelegten Vortrag zu halten. Natürlich müsse ich ihn als medicus adlatus begleiten. Wochenlang war diese Reise unser Gespräch, er schwärmte eigentlich für dieselbe, ich ließ ihm gerne diese Freude und machte mit ihm die verschiedensten Reisepläne. Nach und nach sah Herr Dunant doch selbst ein, daß seine Kräfte zu dieser Reise nicht mehr hinreichten. Damals waren seine Unterschenkel bereits etwas geschwollen, aber hartnäckig verweigerte er jedes Medikament bis zu seinem Tode.

Im Mai 1908 konnte Herr Dunant noch im Beisein zweier Nefen aus Genf, seinen 80. Geburtstag feiern, mit denen er sogar zu

einem Glas Champagner sich verflieg und recht fröhlich mit ihnen sein konnte. Unendlich zahlreich waren die Glückwünsche, Briefe und Telegramme an diesem Festtag. Den schwedischen Damen in Stockholm zu Ehren legte er an diesem Tag den von diesen Damen gestifteten, weißen, molligen Flanellschlafrock, mit der Rot-Kreuz Armbinde am linken Arm, an. Eine sinnige Erinnerung an den « Homme en habit blanc » im « Souvenir de Solferino ». Diese warme, aufrichtige Teilnahme von allen Seiten taten Herrn Dumant doch recht wohl. Nach dieser bescheidenen Festlichkeit und nach dem mehrtägigen Aufenthalt seiner Nissen in Heiden trat wieder große Stille in der Klausur des 80jährigen Subitars ein, und er genoss die Ruhe.

Herr Dumant kämpfte in der Folge oft mit Krämpfen und Bangigkeiten, aber geduldig trug er alle seine Altersleiden. Einzig

in seinen letzten Tagen, sagte er einmal zu mir: « Ah, que c'est pénible de mourir si lentement ». Und in den letzten Augenblicken seines Lebens sagte er: « Ah, que ça devient noir ». Bis zu seinem letzten Atemzug war Herr Dumant ganz klar bei Verstand, ruhig löschte das Lebenslichtlein aus, und erlöst war er von all seinen Nöten und Kümmernissen. Majestätisch, schön und ruhig war sein Antlitz im Tode, weiß wie Schnee seine prächtige Stirn und das Auge, das vorher so tief und warm dreinblicken konnte, war geschlossen. Nach Dumants letztem Willen wurde er zur Kremation nach Zürich übergeführt, und ausdrücklich verbat er sich dabei jede Zeremonie und jede geistliche Assistenz. Nur seine drei Nissen aus Genf und einige Verehrer waren an der Zeremonie anwesend. Still wie Henri Dumant einst vor 23 Jahren nach Heiden gekommen war, ebenso still wollte er von Heiden gehen.

Henri Dumant.

Es war am Todesfest von Solferino,
Und das Verderben jauchzte durch die Nacht,
Daß vierzigtausend Menschen auf der Wahlstatt
Die Beute sind der großen Völkerschlacht.
Die Toten schliefen, Freund und Feind, wie

[Wälder,

Doch die verwundet Blei und Bajonett,
Sie schmachteten umsonst nach frommer Hilfe,
Und Klugeln schlugen selbst ins Lazarett.

Und das Entsetzen einen Samariter,
Den Genfer Henri Dumant, stürmisch faßt,
Und zürnend ruft er: „Schämt euch, edle

[Menschen,

Daß ihr im Krieg die Menschlichkeit noch haßt!“
Des Guten Priester und des Unglücks Engel
Verkündet er das Evangelium,
Daß erst das Mitleid mit dem wunden Bruder
Die Blüte sei vom wahren Heldentum.

Ja, „müßt ihr, Menschen, euch noch stets
[befehlen,

So werde ritterlich doch Kampf und Sieg,
Und die Verwundeten im Feld zu schonen,
Das sei die heilige Pflicht in jedem Krieg.
Die Feldspitäler und die Ambulanzen
In einer Schlacht der Zukunft sind neutral,
Und jedes Haus, wo junge Krieger liegen,
Das ist vom Krieg verschont wie ein Spital!“

So blüht die Menschlichkeit in Blut und Wunden,
Tobt auch der Krieg um Republik und Thron,
Und über Land und Meer entrollt das Banner
Barmherz'ger Liebe die Konvention.

Und der dies Werk geschaffen, edler Dumant,
Dich feiert auch die Menschheit als ein Held,
Und sie bedeckt das Grab Dir mit dem Banner,
Dem heiligen roten Kreuz im weißen
[Feld!

Rudolf Heberty.